DE LA CAPTIVITÉ A ALGER

PAR

Fray Diego de Haëdo

AVANT-PROPOS

Le Père, Maître, Frère, Denis de Haëdo, abbé de Fromeste, de l'ordre de Saint-Benoît, né dans la vallée de Carrança, dédiait, en 1612, à son oncle, le très illustre seigneur Don Diego de Haëdo, archevêque de Palerme, président et capitaine-général du royaume de Sicile pour le roi Philippe II, un ouvrage très rare aujourd'hui et qui, selon toute probabilité, n'a pas fait l'objet d'un grand nombre d'éditions et n'était guère répandu sous le règne du sombre Philippe, bien qu'il fût dit dans la licence royale en date du 18 février 1610 que l'impression de cet ouvrage devait être autorisée; « car il était très utile et profitable et ne contenait rien de contraire aux bonnes mœurs. »

Cette autorisation, demandée pour vingt ans par le Procureur général de l'ordre de Saint-Benoît, ne fut accordée que pour dix ans; liberté bien restreinte pour répandre un ouvrage qui, d'après l'avis du Conseil royal, était remarquable « por el mucho fruto que á la christiandad se le ha de seguir. » (1).

L'œuvre de Haëdo porte pour titre général : TOPOGRAPHIE ET HISTOIRE GÉNÉRALE D'ALGER; elle se divise en cinq traités distincts : LA TOPOGRAPHIE D'ALGER, L'ÉPITOMÉ DES ROIS D'ALGER, LA CAPTIVITÉ, LES MARTYRS ET LES NARABOITS.

L'imprimeur n'oublie pas de prévenir le lecteur que dans ces cinq traités, on verra des faits extraordinaires, des morts épouvan-

(1) « A cause du grand fruit qu'en doit retirer la chrétienté. » Le Conseil royal avait approuvé ce livre le 18 octobre 1608; il fallut deux ans pour que le roi donnât son autorisation; le livre ne fut imprimé que deux ans plus tard, en 1612.

tables, des tourments recherchés qui méritent d'être connus de la chrétienté, le tout écrit avec beaucoup de science et une rare élégance.

LA TOPOGRAPHIE D'ALGER a été traduite par MM. Monnereau et Berbrugger (1), LES ROIS D'ALGER, par M. de Grammont (2), et nous n'y reviendrons pas. Nous avons entrepris la traduction des trois traités suivants, qui n'offrent pas moins d'intérêt que les deux premiers et dont ils sont le complément.

Le premier de ces trois traités est une longue dissertation sur l'esclavage et son origine; l'auteur n'hésite pas, comme c'était d'ailleurs la coutume à l'époque, de remonter aux temps les plus reculés, aux fils de Caïn, à Nemrod, aux grands conquérants, puis il arrive lentement, progressivement aux temps modernes, non sans retourner souvent sur ses pas et remonter dans l'antiquité pour nous parler de géants extraordinaires, de squelettes phénoménaux trouvés en Sicile, et pour nous faire une digression, plus originale que savante, concernant la conformation du corps humain. Haëdo conclut enfin qu'à aucune époque il n'a existé de situation aussi désolante, aussi malheureuse que celle que subissent les captifs chrétiens tombés aux mains des pirates algériens. Cette situation est absolument la même que celle qui a été faite à nos prisonniers de guerre, à nos colons tombés, soit à l'époque de la conquête, soit au cours des insurrections, aux mains de fanatiques que la marche des siècles n'a pas changés.

Haëdo s'arrête avec complaisance sur les temps anciens; il se plaît à y revenir; il cite des exemples avec une intarissable complaisance, multiplie les citations des livres saints, des Pères de l'Église, des auteurs profanes, de certains contemporains et aborde enfin son sujet. Mais il ne parle que des faits qu'il a vus et de ceux qui lui sont racontés par des témoins dignes de foi, souvent des victimes de la barbarie des indigènes. Les faits qu'il cite, quelque horribles qu'ils soient, ne sauraient être mis en doute, car, de nos jours, nous avons été témoins d'actes aussi barbares, aussi monstrueux.

Les traités sont une longue et douloureuse description des atrocités *exquises*, comme le dit l'éditeur, auxquelles étaient soumis les captifs chrétiens. L'auteur pleure sur ces malheureux, mais non sur l'humble créature, captif lui-même, qui accepte ses souffrances avec

(1) Voir les années 1870-71 de la *Revue africaine*.

(2) Voir les années 1880 et s. de la *Revue africaine*.

résignation comme épreuve passagère que Dieu lui fait subir en expiation de ses fautes ; il considère même son maître et bourreau comme un instrument dont Dieu se sert pour le châtier. Mais il ne s'élève pas seulement contre les patrons barbares, contre les farouches renégats, il flagelle avec indignation les grands de la chrétienté, les nobles, les riches de son pays qui gaspillent en divertissements des sommes considérables qui seraient bien mieux employées au rachat des malheureux captifs. Il compare aussi la légèreté des galiotes algériennes, l'énergie et la vigilance des reïs, à la lourdeur des galères chrétiennes, à la prudence de leurs capitaines qui n'osent affronter la mer orageuse et vont s'abriter dans quelque port où ils passent leur temps à banqueter pendant que, près d'eux, presque sous leurs yeux, des populations entières sont enlevées par les pirates et transportées en Berbérie.

L'abbé de Fromeste cultive aussi la fine critique qui perce au travers de sa bonhomie habituelle, mais il s'arrête à point, car ses sentiments religieux surviennent à propos pour arrêter les écarts de son imagination. Il semble parfois qu'on lit une page de Rabelais, quand il parle des mœurs des indigènes, mais alors il ne garde plus de prudence dans ses expressions ; ce n'est plus seulement un sujet de *haulte graisse*, mais la crudité des mots, la prolixité de la description dépassent à tel point la limite qu'il devient très difficile de traduire certains passages.

Dans le traité des MARABOUTS, l'abbé captif s'entretient avec le fils d'un renégat et il essaie de lui faire comprendre combien sont ridicules les pratiques superstitieuses des marabouts. Il arrive au point où il doit aborder la discussion de la doctrine du Coran ; mais, à ce moment délicat, l'auteur raconte la bataille de Simanca, l'intervention de Saint-Jacques de Compostelle et de Saint-Millan et clôt son traité !

Sans doute la censure de l'époque coupa les ailes au virulent abbé et supprima cette partie de l'ouvrage, nous privant ainsi, sans doute, de faits qu'il aurait été intéressant de connaître.

L'œuvre de Haëdo est le cri d'un noble cœur, un appel à la charité chrétienne, qui, par l'intermédiaire des Pères de la Rédemption, soulagea tant d'infortunes. Nous avons respecté, autant que cela nous a paru possible, le génie de la langue espagnole et le style de l'auteur.

M. V.

DIALOGUE PREMIER**DE LA CAPTIVITÉ A ALGER****ARGUMENT**

Antonio Gonzalez de Torrès, chevalier de Saint-Jean, étant venu visiter le docteur Sosa, son ami, dans les prisons où il était captif, et incarcérés tous deux, s'entretiennent de la situation misérable résultant de la captivité. Qui en fut l'inventeur ; quand les hommes commencèrent à la pratiquer ; des diverses manières et des conditions de l'esclavage pratiqué dans l'antiquité, chez un grand nombre de nations, et enfin des grandes misères, des peines, des tourments et des martyrs auxquels sont actuellement soumis les captifs chrétiens tombés au pouvoir des Mores et des Turcs, principalement à Alger.

SECTION I**ANTONIO, SOSA.**

ANTONIO. — Est-il possible que ce cruel tyran ne finisse pas par se lasser ?

SOSA. — Qui est là ? O Seigneur, que votre seigneurie soit la bienvenue !

ANTONIO. — Que votre seigneurie soit la bien trouvée.

SOSA. — Qu'y a-t-il ? Quoi de nouveau ?

ANTONIO. — Si mon arrivée est une surprise, mon désir et la ferme volonté d'accomplir mon devoir ne le sont pas. Car depuis le moment où l'être inhumain et barbare qui est votre maître a fermé ces portes et qu'il a donné l'ordre le plus rigoureux que personne n'entrât dans ces prisons, je n'ai cessé de l'importuner pour qu'il me donnât l'autorisation d'y pénétrer ; mais je n'ai jamais vu de ma vie et je ne pense jamais voir un

homme (s'il mérite toutefois qu'on l'appelle ainsi) plus ennemi de toute raison, de toute bonté. Il ne s'est jamais laissé vaincre ni par mes raisons ni par mes importunités, ni par les nombreuses intercessions que j'ai employées dans ce but.

SOSA. — Eh bien ! Comment avez-vous pu réussir à venir jusqu'ici ?

ANTONIO. — Comme il arrive toujours avec de pareilles gens, qui, en définitive, accordent à un méchant, avec la plus grande facilité, ce qu'ils refusent obstinément aux braves gens ; un More de mes voisins, son âme, son ami, lui en adressa la prière et de suite il réussit.

SOSA. — J'étais bien sûr, bien persuadé que dans un esprit si plein de bonté, si plein de noblesse qu'est le vôtre, il n'y avait pas de place pour l'oubli que l'on rencontre bien fréquemment chez les plus grands amis. Car comme ceux-ci n'aiment que la prospérité de leur ami, ils mesurent et règlent tout à leur profit. Ils sont comme la source de Pismote de la campagne de Syracuse (que vous avez dû voir, car vous avez été à maintes reprises dans ses parages), qui fut en d'autres temps célébrée par un grand nombre d'écrivains et de poètes. On l'appelait Cyane, à cause de la fable de la belle nymphe Cyane que l'on croyait avoir été transformée en cette fontaine. Elle possède aujourd'hui la propriété de croître et de décroître avec la lune.

ANTONIO. — Je ne mérite pas toute la confiance que vous me témoignez. Sans doute je suis, sur ce point, ce que j'ai toujours été et je n'y suis pas poussé par de si extraordinaires ni de si pressantes raisons. Mais il a suffi à une vraie et étroite amitié comme la nôtre, confirmée depuis si longtemps par tant de preuves, de la triste situation à laquelle je vous trouve réduit par une si barbare captivité. Car vous voyant dans un état si triste, si pénible, chargé de chaînes, ayant subi tant d'épreuves, tant d'emprisonnements, tant de dégoûts et tant d'ennuis, quel homme, même ne vous connaissant

pas et ne vous ayant jamais vu, ne serait ému de tant de cruautés et ne désirerait venir ici pour vous soulager de ces épreuves ?

SOSA. — Une si grande bienveillance, encore que je ne le mérite certes pas, ne peut être ni payée ni assez reconnue par toute la reconnaissance du monde, si grande qu'elle puisse être.

ANTONIO. — Nous ne serions pas chrétiens alors ! De même que nous avons une même foi, nous avons le même baptême, nous adorons un même Dieu, le Père de N.-S. Jésus-Christ, avec lequel ensemble nous ne faisons qu'un même corps ; Lui en est la tête et nous les membres. Comment ne serions-nous pas aussi les pères les uns des autres et de loyaux compagnons ? Nous ne devons pas nous considérer comme indifférents ou comme étrangers, mais nous devons prendre tout spécialement pour nous les travaux et les misères des autres. Enfin nous participons en tout avec ceux qui craignent Dieu et qui gardent ses commandements. Et s'il nous faut chercher des causes, des raisons particulières, grâce auxquelles un homme sera ému de compassion et du désir de secourir son prochain dans tout ce qui est humainement possible, quels motifs de plus, quelles raisons autres lui faut-il, que de le trouver de la façon dont je vous vois, chargé de chaînes et de tant de misères ? Ils n'ont pas de pareils traitements pour les voleurs, les malfaiteurs, les coupeurs de routes, pour ceux qui écorchent les figures, qui mettent le feu aux propriétés, qui incendient les temples sacrés, qui préparent quelque trahison ou qui se soulèvent contre un roi.

S'agit-il d'un homme dont le seul crime, aux yeux de ce barbare, est d'avoir eu le triste sort de tomber entre ses mains et d'être son captif ; il le laisse nu, affamé, accablé de souffrances, attaché à une pierre, enfermé si longtemps, isolé et solitaire, caché sous terre dans un réduit si reulé, si froid, si humide et si

obscur. Y a-t-il une cruauté, une méchanceté pareilles ? C'est ici que se trouve le cachot où l'on m'a dit que l'on vous a mis trois fois, chargé de fers et d'où l'on vous a tiré presque mort chaque fois ? C'est là où est ce trou ?

SOSA. — C'est bien là, mais laissez-le ; venez par ici.

ANTONIO. — Que Dieu me pardonne ! Comme ce trou sent mauvais ! N'y a-t-il pas d'autre ouverture que ce soupirail ? La lumière n'entre que par ici ? à peine cela fait-il un palme et demi ; et au fond, quelle est la largeur de ce cachot ?

SOSA. — Il a une profondeur de vingt palmes, il est large de neuf et long de onze ; sur trois de ses côtés, il est entouré par la citerne que vous voyez là.

ANTONIO. — C'est pour cela qu'il est si humide et qu'il sent si mauvais. Dieu me pardonne ! Je ne puis plus douter de ce que j'ai entendu dire publiquement et bien souvent, de ce que rapportent bien des Mores et des Turcs dans tout Alger, que cet alcade Mohamet, le juif, votre maître, ne reconnaît, ne craint et n'adore aucun Dieu ; qu'il n'est ni More, ni Turc, ni Juif, ni Chrétien ; et sans doute cela doit être, car bien que ce soit à la connaissance de tout le monde, lui-même raconte qu'étant juif, originaire du village d'Animay, à douze lieues du Maroc, il était arrivé à l'âge d'homme quand, de sa propre volonté, il se fit musulman par mépris pour les siens et pour faire affront aux juifs qui ne lui accordaient pas, prétend-il, ce qu'il désirait. Il ne voulut se faire musulman qu'à Jérusalem même, patrie commune des Juifs. Il fut ensuite pris par une galiote du fameux Cigala, le Génois, ici près de Matifou, lorsque l'empereur Charles-Quint, dans l'année 1541, établit son camp sur cette terre. Il fut baptisé quelques jours après et vécut quinze ans en chrétien, avec tant d'hypocrisie et de dissimulation, ainsi qu'il le raconte lui-même par dérision, qu'on le tenait pour un saint. Réunissant alors le plus d'argent qu'il put voler à son patron, à qui il était recommandé, il s'enfuit à Venise et de là à Cons-

tantinople, non pas pour redevenir musulman ou turc, mais pour revêtir uniquement la peau et la ressemblance du musulman, car personne ne l'a vu entrer dans une mosquée, ni faire la prière des Mores, ni pratiquer leurs cérémonies, ni sentir en quoi que ce soit le musulman. Je crois aussi, maintenant, ce que tout le monde raconte de sa vie et de ses mœurs plus que profanes, car on dit communément qu'il ne s'occupe jour et nuit que de remuer de la monnaie, compter de la monnaie, peser de la monnaie, thésauriser de la monnaie, fondre de l'or, de l'argent, faire de l'alchimie et en secret de la fausse monnaie. Enfin il est avéré qu'il est un tel monstre dans tous ses actes et dans toutes ses habitudes, dans ses négociations, dans ses entretiens, il raisonne avec tant d'astuce, de fourberie, de mensonge, que l'on dit en proverbe : « Malicieux et rusé comme l'alcade Mahamet le juif ». Il est si différent des autres, sans doute pour se mettre en opposition avec le reste des hommes, qu'il n'admet aucune loi, aucune secte, n'en tient aucune pour bonne, ni même pour nécessaire ; mais c'est en tout un impie, un athée, comme Épicure ou Protagoras, ou Diagoras de Milée, ou Théodore le Cyrénéen, ou Énomère l'Égiate (*sic*), ou Callimaque, ou Lucien ou d'autres encore. Il est persuadé sans doute, qu'il n'y a au ciel, ni sur la terre, ni en enfer, ni dans nulle autre partie du monde, quelque divinité qui prenne soin de nous, nous gouverne, ou s'occupe des choses des hommes.

SOSA. — Qu'il en soit ainsi ou comme l'on voudra, ou pour toute autre cause, je ne me plaindrai jamais de lui, bien qu'il soit au plus haut point inhumain et cruel ; parce que, tout bien considéré et avec les yeux d'un chrétien qui comprend les actions de Dieu, dans le cas particulier qui concerne ma captivité, il sert d'instrument à Dieu, qui, dans son éternelle sagesse et sa prudence, l'a choisi, lui et non un autre, pour qu'il soit l'exécuteur de sa colère si souvent provoquée par mes

nombreuses fautes. Bien que Nabuchodonosor ait affligé, détruit même et emmené en captivité à Babylone le peuple que Dieu chérissait tant, Dieu ne lui en voulut pas, non plus que du grand mal qu'il fit ; il ne souffrit même pas que quelqu'un s'en plaignit, et au contraire, comme ce prince servait de verge au divin châtiment, il l'appelle et le proclame son serviteur, il l'honora et l'embellit d'un titre magnifique et renommé, il le combla de gloire et d'honneur. Et ce que l'on ne saurait méconnaître, c'est que le Seigneur voulut encore que ce même titre, ce blason d'honneur, restât écrit dans les livres de la sainte Écriture comme un signe et souvenir éternel de l'immortelle renommée du dit Nabuchodonosor.

Nous voyons également que Cyrus, roi de Perse, bien que gentil et n'ayant pas la véritable connaissance de Dieu, parce que de son temps il devait en être ainsi, fut l'instrument et la verge de sa colère, fut le bourreau dont il se servit pour punir une infinité de pécheurs, et qu'il fit ainsi détruire un grand nombre de nations idolâtres, bien des années avant la naissance de Jésus-Christ. Il l'honora hautement, l'annonçant au monde, prophétisant beaucoup de choses en ce qui le concernait, le faisant appeler son Pasteur, son Christ, l'Oint de sa main, par la bouche du plus grand, du plus illustre des anciens Prophètes, le prophète Isaïe. Ajoutez à cela que les mauvais traitements que je supporte et ma captivité, qui vous paraissent si extraordinaires, ne sont chose si inconnue ni si hors d'usage à Alger et dans la Berbérie, que nous puissions dire que mon patron, encore que méchant, est le seul qui désire se signaler entre tant d'autres cruautés sauvages. Si nous examinons ce qui se passe à Alger et aussi dans les autres villes de la Berbérie et de la Turquie, quel est le bagne, ou la maison, ou l'habitation de ces barbares infidèles qui ne soit, en effet, et toujours un lieu de massacre, où continuellement et avec une haine farouche du nom de N.-S. Jésus-Christ, ils baignent leurs mains dans le sang chré-

rien innocent ? Ne voyez-vous pas comme ils se flattent, comme ils s'honorent, comme ils ont tous pour but et regardent même comme une grande gloire, comme une gloire toute spéciale, de remplir, les uns à l'envi des autres, leurs maisons de captifs chrétiens ? Ils se plaisent à les garder serrés les uns contre les autres, accroupis, enfermés nus, déchaussés, affamés, amaigris, rongés par la terreur et le chagrin. Voyez le nombre infini de ceux qui sont chargés de fers, attachés aux chaînes, couchés à terre avec les boulets aux pieds, enchaînés et, malgré tout, travaillant quand même perpétuellement dans les moulins où l'on écrase le grain à force de bras. En définitive, comptez les coups de bâton, les coups de fouet, les coups de pied, les coups de poing, les douleurs et les tourments qu'ils leur servent chaque jour, et même à toute heure, à tout moment, pour assouvir leur fureur sur les captifs, et vous trouverez, sans doute, qu'entre les grands miracles de Dieu et les merveilles remarquables de sa main, l'esclavage en est un et non des moins épouvantables. C'est une charge aussi terrible que lourde que doit supporter le corps affaibli d'un malheureux captif. Ce n'est pas la captivité, telle qu'elle est en usage parmi les chrétiens et parmi les peuples qui se piquent de quelque raison ou d'équité. Nous serions bien heureux s'il en était comme aux temps passés, chez les barbares et chez les idolâtres de toute sorte qui ne craignaient ni ne connaissaient Dieu. Mais si, aux yeux des gens à l'âme magnanime, l'amour de la bonté et la vertu font vénérer, presque adorer l'antiquité et porter envie aux prouesses et aux faits héroïques des hommes illustres qui nous ont précédés, et que l'on voudrait imiter si c'était possible, tout au contraire, cette vile canaille de Mores et de Turcs ne sont nés que pour la honte de l'humanité, et ils ne sont en effet que la vraie lie et le rebut du monde, la sentine de tous les vices et de tous les méfaits qui ont jamais pu exister. Il n'y eut jamais et l'on ne découvrira pas de

forfait ni d'iniquité, ni de mode de péché existant ou à inventer, de vice ou de malice qu'ils ne commettent et qu'ils ne se flattent d'imiter sans honte, ou bien plutôt qu'ils exaltent et tiennent pour vertu et bien suprême.

En ce qui concerne surtout le traitement des prisonniers qu'un misérable destin a fait tomber entre leurs mains, quel est celui d'entre ces barbares qui, ayant en sa possession des captifs d'importance ou des hommes de quelque réputation, ne cherche à leur appliquer, à eux plutôt qu'aux autres, sans la moindre pitié, tous les horribles tourments que les anciens et féroces tyrans qui furent la honte du monde, inventèrent pour affliger et tourmenter l'humanité?

ANTONIO. — De sorte que vous pensez que la captivité dont vous souffrez à Alger est plus dure, plus pénible et plus cruelle que toutes celles qui ont jamais existé?

SOSA. — Je n'en doute nullement, et soyez persuadé que c'est la vérité pure pour bien des raisons et pour bien des causes.

ANTONIO. — Je suis bien aise que vous me parliez de la sorte.

SOSA. — Et pourquoi donc?

ANTONIO. — Parce qu'il y a peu de jours que, m'entretenant de cela avec quelques-uns de mes compagnons de captivité, plusieurs m'ont tenu le même langage et je suis moi-même de cet avis par le peu que j'ai pu lire sur ce sujet. Mais comme il s'est élevé quelque contradiction, il m'est demeuré un vif désir d'être fixé sur cette question. En conséquence, puisque vous y êtes venu si à propos, vous me ferez la grâce de me dire longuement les raisons qui vous poussent, tout ce qui vous viendra à ce sujet, afin que nous passions en une agréable conversation le peu de temps de liberté que nous avons, jusqu'à ce que votre bon patron vienne me jeter hors de sa maison.

SOSA. — Il suffit que vous me commandiez pour que je ne fasse pas autre chose, mais ce sera à la condition

que je ne vous dirai pas tout ce qu'il y a à dire, que je ne développerai pas complètement ce sujet, car étant donné le cas que l'état de captivité est le plus vil et le plus bas de l'homme, la chose la plus humiliante qui puisse exister au monde, il n'en est pas cependant de même s'il s'agit de traiter et de discuter de sa nature, de ses qualités et de ses conditions, sans compter tout ce qu'il y aurait nécessairement à dire, s'il fallait traiter et exposer ce sujet comme il convient. Je déclare tout d'abord et affirme que cette question est si grave, la matière en est si vaste, si variée, si riche, si abondante en enseignements et pouvant si facilement provoquer à l'érudition et au savoir, à cause de tout ce que nous apprend l'histoire, de ce que rapportent divers auteurs, des différents cas qui nous ont été transmis, de ce qui résulte de l'expérience du monde, que pour en traiter comme il convient et comme cette question le mérite, il faudrait sans doute un excellent esprit, un jugement extraordinairement vaste, bien différent du mien, ou tout au moins plus tranquille et plus reposé ; toutefois si l'importance de la question trompait, comme il est à présumer, mes forces et mon savoir, la faute en serait à celui qui se laisse aveugler par son affection et qui pense que j'ai peut-être quelque mérite.

ANTONIO. — Je suis bien aise que vous preniez cette résolution et j'assume sur moi toute responsabilité s'il peut y en avoir.

SECTION II

SOSA. — Ayant donc à démontrer combien est malheureuse la condition de captivité dans laquelle vivent les captifs d'Alger et de la Berbérie, je commence par avancer qu'elle est plus cruelle, comme je l'ai dit, plus inhumaine et plus malheureuse que toutes celles qu'il y a eu au monde. Je remonterai, pour me faire mieux

Revue africaine, 39^e année. N^o 216 (1^{er} Trimestre 1895). 5

comprendre, à son origine, la prenant d'un peu loin. Ainsi, nous remarquons d'abord qu'étant fils d'Adam et exilés dans cette vallée de larmes, il n'est pas possible que, de ce que notre père sema, nous récoltions d'autres fruits que des chardons, des épines et des ronces qui nous piquent, nous blessent et nous endolorissent. Nous vivons ainsi sujets aux peines et aux misères, et elles sont si grandes, si continuelles que les anciens sages de la Grèce, hommes d'un jugement remarquable et excellent, appelèrent la vie, celle dans laquelle nous vivons, non une vie, mais une continuelle et perpétuelle calamité. Pour la même raison, il y en eut beaucoup, comme l'ont écrit Marcus Tullius Cicéron et Pline, qui dirent qu'il serait préférable pour les hommes de ne pas naître ou tout au moins de quitter au plus vite cette triste et pénible existence.

Et en vérité, si l'on ne savait, par la foi que Dieu nous a donnée, que tout cela est la punition de notre faute et la marque certaine du péché dont nous portons le signe, puisque nous nous sommes faits si facilement ses esclaves, nous pourrions nous plaindre à juste titre, ainsi d'ailleurs que l'ont fait les auteurs, et dire que la nature est mère en toutes choses, mais que, pour les hommes seulement, elle est une marâtre. Cependant, dans le nombre si grand et la réunion de tant de maux, aucun ne peut ni égaler le malheureux et misérable sort de la captivité, ni lui être comparé. En effet, il est vrai, sans doute, que les peines dont nous souffrons chacun en notre particulier, nous coûtent beaucoup, et que nous ne payons ce lourd tribut qu'à contre-cœur ; car certaines épreuves font perdre aux uns la joie, à d'autres la tranquillité, à d'autres encore la fortune ; à ceux-ci la santé, à ceux-là ils enlèvent soit l'honneur, soit le courage ou la réputation ; et, dans d'autres circonstances, des désastres imprévus nous enlèvent nos amis, que le poète appelait la moitié de notre âme ; nous voyons encore que certains perdent leurs frères,

leurs pères, leurs fils, qui sont de si doux gages, qu'on peut dire d'eux qu'ils sont toute notre âme. Mais, par contre, l'esclavage est un sort si dur et si triste, qu'à lui tout seul il amène, non pas seulement l'un des maux dont nous venons de parler, mais tous ensemble ajoutés à tous ceux qu'il peut y avoir dans le monde.

Il prive tout à coup le triste et malheureux captif de tous les biens qu'il possède et qu'il peut posséder ici-bas. Aussi est-ce avec beaucoup de raison que la Sainte Écriture appelle l'esclavage une chose qui, tout d'un coup, en un seul moment efface tout, sans laisser ni aucun bien, ni quoi que ce soit; elle l'appelle encore un rasoir parfaitement aiguisé, qui ne laisse ni un cheveu, ni un poil depuis la tête et le menton jusqu'aux pieds. Elle compare le captif à la tablette sur laquelle l'écrivain trace des lettres charmantes, belles et bien formées, qu'il efface soudain, précipitamment, dans un accès de contrariété et de colère, de façon que la tablette demeure nette, comme si jamais personne n'y avait mis la main et n'y avait tracé de délicats caractères ou des signes d'écriture. Ailleurs elle le traite d'arbre bon seulement pour servir de mât de navire parce qu'il est tout desséché, sans fruits, sans feuilles, sans branches, tout uni et sans verdure; il ne sert sur la montagne que pour indiquer à celui qui le regarde de loin la direction du chemin. Le prophète Joël voulut exprimer la même chose quand, menaçant de la captivité le peuple de Juda et Jérusalem, il dit qu'ils seraient comme la vigne qui, lorsqu'elle est belle, superbe, chargée de fruits abondants, si savoureux, si agréables, est en un moment vendangée par les ennemis et demeure ensuite si seule, si laide, si abîmée, qu'elle paraît n'être plus la même; en disant encore qu'ils seraient semblables au figuier que l'on ne dépouille pas seulement de son fruit si beau et si doux, mais aussi de son écorce, et alors ses rameaux si bien disposés, si couverts de verdure, à l'écorce si belle, gisent abandonnés, dépouillés et blan-

chissant sous l'action des eaux et des neiges du ciel, et, ainsi se desséchant sur le sol, ils finissent par être brûlés. De sorte qu'une subite et terrible tempête d'eau, de grêle et de vent ne dépouille pas plus subitement un champ de ses fruits, et un frais et beau verger de ses belles fleurs, de ses feuilles gracieuses. Ainsi la triste situation de la captivité dépouille la malheureuse victime de tout ce qu'elle possédait auparavant.

ANTONIO. — Et quand bien même elle ne perdrait que la douce liberté que Dieu lui a donnée, quelle plus grande perte pourrait-elle subir ?

SOSA. — Vous dites vrai, car la liberté, ainsi que l'explique M. Tullius Cicéron, est la libre faculté pour chacun de vivre comme et de telle façon qu'il veut; elle est, pour ce motif, le bien propre et le plus excellent de l'homme, et comme dit saint Bernard : « C'est toute la beauté de l'âme et toute la valeur de l'être humain ; telle la pierre fine de la bague ou le riche diamant qui s'y trouve enchâssé. »

D'autres disent d'elle que c'est une puissance et une autorité divines, parce qu'elle l'est en effet ; car de même que servent le vouloir et le désir de Dieu dans le gouvernement du monde, ainsi l'homme emploie, à sa manière aussi, son vouloir et désir dans un monde plus petit, qui est lui-même, relativement aux choses de la terre qui dépendent de la libre volonté dont l'homme se sert pour sa propre gouverne. C'est à ce propos que Diogène dit très bien, ainsi que le rapporte Plutarque, qu'étant interrogé sur la meilleure des choses existant au monde, il répondit : « La liberté. » Les lois l'appellent un bien inestimable et la plus précieuse de toutes les choses du monde. La liberté est un bien si grand et si précieux qu'elle ajoute de la valeur à tout ce qui en a le plus. Aussi n'y a-t-il pas de perte que l'on puisse comparer à celle d'une chose de si grand prix ou qui puisse l'égaliser. Caton a dit avec raison que tout l'or qui existe ne formerait pas le juste prix auquel on pourrait vendre

la liberté. M. Tullius Cicéron disait que, pour conserver un si grand bien, on ne devait pas craindre la mort, qui est le dernier de tous les maux. C'est ainsi que nous voyons un grand nombre de Grecs, de Romains et de Barbares qui, pour recouvrer ou défendre leur liberté, s'exposaient à des dangers et à des peines innombrables, tels l'Athénien Thrasybule et Dion de Syracuse ; d'autres préférèrent plutôt mourir dans de cruels tourments, tels Anaxarque et Zénon l'Éléate ; et d'autres encore allèrent jusqu'à se tuer de leurs propres mains, comme le firent Caton d'Utique et Brutus. Que dirai-je donc des Astropéens et des Numantins, tous les deux peuples d'Espagne, qui préférèrent égorger leurs enfants et leurs femmes, se tuer de leurs propres mains et livrer aux flammes tous leurs biens et leur patrie, plutôt que de se voir captifs au pouvoir des ennemis. Il n'y eut pas que les hommes qui agirent ainsi, car nous savons que bien des femmes firent de même. Telle la belle Sophonisbe, femme du roi Syphax et plus tard épouse de Masinissa, laquelle, se voyant réduite à la captivité chez les Romains, sut prévenir cette situation d'infamie en se tuant de ses propres mains. Telle encore la magnanime Carthaginoise, femme du capitaine Asdrubal, qui, voyant que son mari s'était rendu à Scipion le Jeune, préféra mourir libre que de vivre esclave, et qui, après avoir adressé de nombreux reproches à son mari et l'avoir traité de vil, de pusillanime et de lâche, se jeta dans un grand bûcher en tenant ses enfants par la main. Ainsi firent les femmes des Cimbres et des Teutons, toutes barbares qu'elles étaient ; dès qu'elles virent leurs époux vaincus par Marius, elles s'étranglèrent elles-mêmes en suspendant leurs enfants à leurs pieds pour qu'ils périssent avec elles et échappassent à l'esclavage. On raconte de même des femmes Cantabres espagnoles, que se voyant soumises aux horreurs de la guerre, elles égorgèrent leurs propres enfants et les dévorèrent pour qu'ils ne tombassent pas entre les mains de l'ennemi. Enfin, la

belle Cléopâtre, ne voulant pas être captive et devenir l'esclave d'Auguste, chercha la mort dans la piqure d'une vipère. Toutefois, ces actes ne sont pas aussi étonnants, comme venant de personnes que dirige la raison, que ceux d'enfants espagnols, car l'on raconte que l'un d'eux, s'étant une fois rendu auprès de ses parents et de ses frères captifs, les égorgea de sa main pour ne pas les voir dans une aussi misérable situation. Que dire des animaux dépourvus de raison? Ils apprécient à un tel point, ils aiment tant la liberté dont les a gratifiés la nature, que, pour ne pas en être privés, ils s'exposent à perdre leur être et la vie; et lorsqu'ils ne jouissent plus de la liberté, il n'y a point de caresses ni de bienfaits qui les adoucissent ou les fassent vivre contents : on voit, au contraire, le petit oiseau, tout choyé qu'il est, chercher à fuir de sa cage, tout comme le tigre et le lion, quoique apprivoisés et bien traités, cherchent à rompre leurs chaînes et à fuir. Et, enfin, accablés par le chagrin ou par la colère, beaucoup se laissent mourir.

Ainsi, quand je réfléchis à ce sujet et que, comme cela m'arrive souvent, je vois un homme, quelque éminent qu'il soit, qui, dès qu'il est réduit à la servitude et dépouillé de ce bien inestimable qu'est la liberté, se trouve, d'autre part, soumis à un vil More ou à un Turc ivrogne dont les caprices sont la règle et la loi d'après lesquelles il doit vivre, faire chacun de ses pas, se mouvoir dans un sens ou un autre; quand je vois cela, dis-je, je demeure comme interdit et ne peux me décider à prendre ce malheureux pour un homme. Tout au moins cette situation me semble-t-elle ce qu'il y a de plus bas, de plus vil et de plus humiliant au monde. Je ne parle pas ici de quelqu'un qui s'est fait le serf de Dieu, qui, librement et de lui-même, a renoncé à sa liberté et à sa volonté pour ne faire que ce que Dieu et ses ministres commandent; parce que cet homme ne perd pas sa liberté : il lui en reste, au contraire, une plus large et plus indépendante que toute autre pouvant exister au monde, en

servant, comme dit saint Jérôme, la volonté de son Dieu; la valeur de cet homme est telle qu'elle égale celle des anges du ciel auxquels il ressemble. Ceux-ci n'ont d'autre volonté que celle de Dieu, et leur état veut, en effet, et exige qu'ils ne désirent pas autre chose que ce que Dieu veut. Ils ne perdent cependant pas pour cela leur volonté ni en partie, ni en totalité; ils ne cessent d'être libres en rien. Mais ils veulent l'être sans y être contraints et, pour ce motif, ils aiment sans contrainte. Mais, en dehors de ce cas, un homme qui est créé libre pour tout, né libre en tout, et si réellement libre qu'aucune chose ne lui est plus propre et plus naturelle que la liberté elle-même; comment pourrions-nous le définir, ou quelle estime et quelle idée pourrions-nous nous en faire, si cela même lui manque, si, dans ses actes, dans la faculté de disposer de ses membres et de ses sens, il n'a ni volonté, ni libre arbitre, ni liberté? Je m'aperçois que ce n'est pas pour un autre motif que nous disons par mépris à un cheval, à un mulet « animal, brute, bête, » et, si nous connaissions un nom plus vil et plus outrageant, nous le lui appliquerions sans doute; mais c'est parce que cet être ne sait, ni ne peut se gouverner soi-même, de façon à faire librement sa volonté, car il doit recevoir en tout l'impulsion d'un autre; c'est un autre qui doit le guider, le mettre sur la voie, le diriger et, en outre, le secouer constamment à coups de bâton, à coups de fouet. Si donc un animal mérite tous ces qualificatifs, et si on le tient pour une chose si vile, qu'il est souvent honteux de les mentionner dans une simple conversation, que dirons-nous d'un pauvre captif, d'un esclave, si cet état le ravale au niveau de la brute? Nous ne dirons pas que la captivité lui enlève le jugement et la raison nécessaires pour parler de tout, ni la volonté libre qui est implantée dans son âme et qui lui permet intérieurement de vouloir, de désirer, d'aimer, de haïr, de choisir, d'approuver, de décider, d'espérer, en un mot de produire tous les actes de cette volonté et des

autres forces de l'âme que les théologiens nomment immanentes, incoercibles, intérieures. Aussi, pour tout ce qui concerne cette partie de son domaine naturel et de son autorité intérieure, il ne lui manque rien, il n'a rien perdu, tout lui reste comme auparavant. Mais si nous examinons, d'une part, la mise à exécution et le résultat produit par ces opérations, d'autre part, la seconde moitié de l'homme, c'est-à-dire la partie matérielle qui, pour n'être pas si noble, constitue, sans aucun doute, une part importante et non négligeable de la naturelle, libre et vraie disposition de soi-même; alors, dis-je, que pensez-vous de lui quand, tombé en esclavage, ce pauvre homme se trouve, par suite de sa captivité, privé de tout, tyrannisé et soumis à la violence?

Ceci sera mieux compris, si nous considérons que Dieu a donné à l'homme un corps admirable et d'une perfection si merveilleuse et si étonnante qu'il forme un résumé et un assemblage de toutes les perfections, lesquelles sont réparties entre toutes les autres créatures. Parce que, de même que cet excellent peintre Zénas, qui avait, pour peindre une image très parfaite d'Hélène, que l'on devait mettre dans le temple de Junon de la ville de Cortone, qui à cette époque était l'une des plus célèbres et des plus renommées de la Grande Grèce, — pays qui constitue aujourd'hui, pour la plus grande partie, la Calabre et la Terre d'Otrante, — prit pour élaborer son œuvre les plus belles filles nobles du pays pour modèles, et, les ayant sous les yeux, il choisit dans chacune d'elles ce qu'elle avait de plus beau et de plus parfait; — ainsi Dieu, voulant faire de l'homme la créature la plus parfaite, prit de toutes les créatures les principales perfections qui étaient réparties entre elles et les réunit pour en faire le corps de l'homme, bien que ce soit la plus humble et la moins parfaite portion de ce qui constitue ce dernier; et le choix qu'il en fit porta sur un nombre tel et de telle qualité que les Grecs appelèrent l'homme *microcosmos*, ce qui veut dire petit

monde. Il mit notamment en lui les fins instruments que sont les sens, pour qu'ils lui obéissent et servissent de ministres à sa libre volonté. Il lui donna également divers membres d'une structure extraordinaire et admirable, établis avec un ordre et des proportions d'un art divin, si bien adaptés à tous les usages et exercices que Galien, très grand médecin et excellent philosophe, ne tarissait pas en admiration, répétant que c'était le miracle le plus grand de la nature et la chose par laquelle Dieu, semble-t-il, a le mieux montré sa divine sagesse et sa bonté infinie; c'est de là que les Platoniciens dirent que l'homme constitue le plus grand miracle et est l'animal le plus remarquable. Mercure Trismégiste, qui fut célébré par tous les anciens, disait que l'homme avait été fait pour que l'on connût en lui toutes les œuvres divines de Dieu et pour servir de témoignage de son admirable toute-puissance, et pour que l'on comprît jusqu'où pouvaient atteindre les forces naturelles. Pour le même motif, saint Augustin a dit : « Les hommes s'étonnent de la hauteur des montagnes, des grandes vagues de la mer, des rapides courants des rivières, de la course des étoiles et des planètes, et ils négligent de s'admirer eux-mêmes, alors qu'il est certain que le plus grand des miracles qu'on puisse faire aux yeux de l'homme est l'homme lui-même. »

Tout cela a été donné à l'homme pour qu'il ne manquât ni de moyens d'exécution ni d'instruments pour la réalisation de sa volonté, pour qu'il manifestât tout son pouvoir et toute sa force dans le commandement et le gouvernement de cette organisation. Bien qu'on ne puisse nier que le captif ou l'esclave continue de posséder ce même corps si parfait qu'il tient de Dieu et de la nature, et cela sans qu'il y manque la moindre des choses pour que tous les sens, membres et autres parties soient au complet, dites-moi de quelle façon de dominer ou de gouverner il use, ou bien quelle est la liberté qu'il peut avoir et dont il peut se servir, soit sur

eux tous, soit sur chacun en particulier? Ou plutôt que lui manque-t-il pour qu'il puisse s'en servir et les diriger de façon à n'être pas, comme un animal, sans désir et sans volonté? Ce malheureux homme, si l'on peut l'appeler ainsi, peut-il se risquer à faire quelque chose sans que son maître, cet ivrogne barbare sous la domination duquel il se trouve, y ait consenti, l'ait permis, l'ait commandé ou voulu quand et où il lui plaît? Et cela fût-ce même pour remuer un œil, ou pour toucher un fétu? Qu'est donc l'esclavage, sinon, comme le définissait Cicéron, l'obéissance d'un esprit brisé, avili et abaissé, auquel manque son libre arbitre et toute volonté? Et qu'importe alors que l'esclavage ne touche pas à la substance ni aux forces naturelles de l'âme, que la volonté demeure libre dans le for intérieur, si d'autre part on le commande ou que l'on s'est emparé de force du droit qu'il avait d'user de son corps, de ses membres, de ses sens, de la domination qu'il doit exercer sur eux, ainsi que de la libre disposition de ce domaine et des ministres chargés de l'administrer? Il est vrai sans doute qu'en face d'elle, se trouve le Maître véritable et naturel de tout. Mais comme l'esclavage l'a réduite à un triste état, comme elle est devenue petite, humiliée, méconnaissable! Et celui qui jouit de cette situation, est celui-là même qui est arrivé à la produire par la force et la violence.

La volonté du captif est libre, mais elle est comme si elle n'existait pas; il est maître du corps et des sens, mais ne jouit que de nom de ces membres, qui semblent ne pas lui appartenir, mais avoir été empruntés à un autre corps, ou bien n'être pas nés avec lui; et ce qu'il y a de pire, c'est qu'ils ne servent ni n'obéissent à la volonté du misérable captif: malgré lui et à son grand chagrin, il doit accomplir par eux presque tout ce qui est en opposition avec son vouloir ou ses désirs et contre son gré. Il y est contraint avec force coups de bâton et de fouet, et cela par l'ordre de qui? d'une vile canaille de

More, ou d'une brute de Turc, ou d'un ivrogne et grossier renégat, sans jugement et sans raison, circonstance qui n'ajoute pas peu à l'infortune. Et en effet, Cicéron l'a dit, toute servitude étant un sort misérable devient intolérable quand on sert un être grossier, éhonté et efféminé. Aussi à bien réfléchir, ainsi que je l'ai dit déjà, le malheureux captif, privé de la plus grande partie de son être, ressemblant plutôt à une brute et à un vil animal, et arraché en quelque sorte à lui-même, quel courage peut-il avoir, quel cas peut-il faire de lui-même quand il subit un si extraordinaire changement de situation, une si étrange et si profonde transformation ? Et comme il n'est plus ce qu'il était auparavant, je ne sais s'il faut dire que c'est un être nouveau ou quel nom lui donner.

ANTONIO. — Si j'étais appelé à lui donner un nom, je l'appellerais un monstre, parce que celui-ci est le plus dissemblable aux autres hommes, il ne peut plus être compté parmi eux ; mais s'il possède des attributs de l'humanité, il lui en manque un si grand, si important, exclusif à l'homme, je veux dire la liberté, qu'il ne peut être qu'un monstre ou un demi-homme imparfait.

SOSA. — Cela n'est pas bien éloigné de ce qu'affirment les jurisconsultes, qui disent que l'homme captif ou esclave, en redevenant libre, devient un homme nouveau ; donnant pleinement par là à entendre que tant qu'il est esclave, il n'est pas un homme, mais un monstre, comme nous l'avons dit, non pas créé de cette façon par Dieu, qui l'a fait libre et parfait en tout, ni davantage produit par la molle et insouciant nature, si encline à des erreurs et à des nouveautés, ainsi que le dit Aristote. La nature en effet n'est pas cause qu'un homme naisse sans liberté et esclave ; ce produit monstrueux a été créé et formé par la méchanceté et la malice humaine qui a voulu jusqu'en cela se signaler par une invention si étrange, si extraordinairement honteuse pour la nature humaine, c'est-à-

dire de faire des hommes esclaves et de leur arracher la liberté par la violence.

SECTION III

ANTONIO. — Cette vérité étant admise, on comprend très bien que faire un homme esclave est le plus grand mal, le plus grand affront que l'on puisse lui faire.

SOSA. — C'est bien exact. Et voulez-vous voir qu'il en est ainsi ? On ne peut pas au monde proférer une plus grande injure, ni faire un plus grand affront à un homme que de le traiter d'esclave. Voyez plutôt les lois humaines et les fueros (1), les usages, les coutumes générales à tout le monde, même chez les chrétiens où l'on observe l'équité et la justice ; partout l'on tient pour ce qu'il y a de plus vil un homme sans liberté. La situation de l'esclave est si méprisée que son témoignage n'est pas admis ; jurât-il mille fois, on ne peut, on ne doit pas ajouter foi à ses dires ; il est si indigne de posséder des biens, qu'il ne peut ni garder ni dire que lui appartient cette pièce d'argent qu'il a acquise au prix de sa propre sueur et de sa fatigue. Il est considéré comme étant un animal, si bien que ni le testament, ni la donation qu'on pouvait faire en sa faveur ne subsistent ni ne peuvent subsister ; il est si méprisé et si indigne de faveur que même pour défendre sa personne, il ne peut être entendu ni comparaître en justice. Ceux à qui manquait la liberté étaient regardés comme faisant honte à l'humanité, et jamais les anciens ne voulurent ni ne permirent qu'ils apprissent les sciences humaines, qu'on appelait arts libéraux, parce qu'ils convenaient à tous les esprits libres et que ceux-ci seuls pouvaient les apprendre et les étudier. C'était une condition si rigoureuse que les Éginètes ne permettaient dans aucun cas

(1) Fueros, privilèges de province ou de municipalité.

que les esclaves fussent présents aux sacrifices de Neptune ; les Romains défendaient qu'aucun esclave entrât dans le temple de la déesse *Matuta* (Aurore), ainsi qu'en témoignent Plutarque et Ovide ; et pour bien établir ce fait, quand les matrones romaines célébraient dans son temple la fête de cette déesse, on y introduisait une seule esclave que toutes souffletaient, pour témoigner qu'il n'était permis à aucune esclave d'y entrer. La même coutume était observée par les habitants de Chéronée, patrie du philosophe Plutarque : pendant cette fête un prêtre se plaçait, un fouet à la main, à la porte du temple de cette déesse, et criait qu'aucun esclave, homme ou femme, n'entrât. Les habitants de l'île de Cos usaient de même quand ils sacrifiaient à Junon. Les Massiliens regardaient comme un sacrilège et un grand déshonneur que quelqu'un d'entre eux, si infâme fût-il, fût porté en terre sur un brancard employé pour les esclaves ; Valère Maxime dit que pour cette raison ils avaient à la porte de la ville deux caisses ou brancards, l'un servant au transport des cadavres des gens libres, l'autre à celui des esclaves. Bien qu'il fût d'un usage abominable et général d'oindre les corps morts après les avoir lavés, il n'était pas permis de faire de même pour l'esclave ou le captif. Les Athéniens défendirent par un décret public qu'aucun esclave fût appelé Harmodius ou Aristogiton, du nom des deux jeunes gens qui, pour donner la liberté à Athènes, tuèrent le tyran Hipparque. En effet, le titre et la situation que le droit donnait à l'esclave, c'était de le reconnaître et proclamer un corps mort, un non-être, ou plutôt le néant même, et il le traitait comme s'il n'était pas au monde. Que demander de plus, quelle plus basse situation que la sienne ? Car bien des vices qui, si on les rencontre chez n'importe quel homme libre, de quelque condition ou pouvoir qu'il soit, ne sont pas admis ni tolérés, ces mêmes vices chez un captif ou un esclave, de quelque importante condition qu'il ait été auparavant, non seu-

lement sont excusés, mais on dédaigne même de s'en apercevoir, ou, si on les considère comme des vices ou des fautes, on répond aussitôt : « Ce n'est pas grand-chose parce qu'enfin c'est un esclave. » Si un homme fréquente un esclave, communique ou converse avec lui, dans quelle estime sera-t-il tenu par tous ? On le juge aussitôt, et on le proclame tel, pour un homme amoindri, sans réputation et grossier. Le saint patriarche Noé devait bien comprendre cela, longtemps avant que l'esclavage existât, et il devait savoir combien cet état est bas, déshonorant et humiliant, car quand, justement irrité contre le méchant Cham, son fils, il voulut lui infliger le digne châtement dû au mépris qu'il avait témoigné et à l'affront qu'il avait fait à son père ivre et nu, alors, dis-je, il lui infligea l'esclavage comme étant le plus ignominieux châtement : « Sois maudit, Chanaan, tu seras l'esclave des esclaves de tes pères ! » C'est à raison du caractère d'infamie de l'esclavage que les anciens rois de la pieuse France ordonnèrent très chrétiennement et sous de très grandes peines (et cette règle s'observe encore dans ce pays), que dans tous leurs royaumes et seigneuries, on ne permit pas que l'homme qui professait la loi du Christ, fût-il un nègre de Sapé ou un Manicongo (1), devînt captif ou esclave d'un autre, estimant avec beaucoup de raison que c'était une grande infamie et un déshonneur pour la foi de Jésus-Christ et pour le nom de chrétien d'être à la fois esclave et chrétien. On en use aujourd'hui de même à Rome avec une vigueur extrême, parce que, non sans cause, le très noble Sénat et le peuple Romain ont jugé que ce serait un grand affront pour une telle ville, tête du monde, patrie commune de tous les peuples, maîtresse de notre foi chrétienne, séjour de tous les beaux-arts et de la civilisation humaine, véritable modèle de la véritable noblesse, de tacher l'illustre Cour qui y réside d'ordi-

(1) Habitant du Congo.

naire, si l'on y pouvait trouver ce fait honteux : un chrétien esclave.

ANTONIO. — J'en puis bien témoigner, car j'ai vu à Rome, et non pas une seule fois, rendre la liberté, sous les yeux et au grand mécontentement de leurs maîtres et seigneurs, à un grand nombre d'esclaves que j'y ai connus. Mais pourquoi aller en France et à Rome pour chercher des raisons de prouver ce que vous dites ? Ici même, à Alger où nous sommes, nous voyons cela, et ce n'est pas chose à oublier. Les mêmes chrétiens libres, marchands ou autres résidant dans ce pays, bien qu'ils connaissent un captif et qu'ils sachent non seulement ce que sont ses mérites et sa qualité dans la chrétienté, mais aient peut-être regardé alors comme une grâce et un bienfait de lui parler ou de le fréquenter, maintenant qu'ils le voient en captivité et de libre devenu esclave, ils reconnaissent et regardent le malheureux s'il s'approche un peu d'eux, mais ils lui montrent une sorte d'oubli, de l'indifférence, comme s'ils ne se souvenaient plus de lui, comme si le malheureux homme était une chose nouvelle et encore inconnue ; très souvent même, ils lui montrent tant d'éloignement, témoignent tant d'ennui et de chagrin de lui parler, qu'on dirait qu'ils perdent de leur valeur et de leur réputation à entrer en relation avec lui, ou que l'esclavage ait, par une étrange métamorphose, transformé en un autre individu le pauvre et malheureux captif. Cela se présente si souvent, et ils se montrent si dégoûtés de la vue seule d'un captif, qu'il ne leur manque plus que de se signer en le voyant.

SOSA. — Et vous vous étonnez de cela, de la part de gens qui mesurent tout, qui en tout se gouvernent selon leur intérêt et leur profit personnel ! Ne voyons-nous pas à tout moment que même certains de nos compagnons de captivité, que nous avons connus quand nous étions libres, au faite de notre prospérité, que nous aimions ou que nous trahissions familièrement, ou que

nous comblions tout particulièrement de bienfaits, ne nous considèrent plus, ne nous parlent, ne nous cherchent, ni ne nous regardent plus dès que nous sommes arrivés ici? Et si parfois quelqu'un de nous va à eux, ne remarquez-vous pas combien leur amitié est différente, combien autrement ils nous traitent, se montrant plutôt froids, tièdes et ennuyés, paraissant même gênés d'avoir des rapports avec nous? Ils ne se souviennent plus des bienfaits; les obligations qu'ils nous ont paraissent inexistantes; le respect qu'ils nous doivent ne leur semble plus nécessaire; ils se dispensent même de la plus banale politesse à l'égard de celui qu'ils voient sans liberté!

Que dire encore pour mieux faire comprendre l'extrême infortune du triste et abject état de captivité? Qui niera que ce dédain, cet oubli et ce mépris de soi, le captif lui-même les porte en lui? Que voyons-nous le plus ordinairement, sinon qu'un homme persuadé quand il était libre, de posséder toute la finesse, toute la prudence et le savoir du monde, et bien que le faite de sa force et de sa générosité se trouvât placé à une corne de la lune (1), cet homme, dès qu'il est captif, ne se souvient plus de lui-même, ne se considère plus, ne fait plus de cas de lui-même, ne sait ce qu'est l'honneur, la tenue, la délicatesse; il s'amoindrit, se méprise et s'avilit même à ses propres yeux, de telle sorte que certains, et ils ne sont pas peu nombreux, arrivent à ce point de ne savoir plus réfléchir et commettent, en tant qu'esclaves, toute espèce de lâchetés et de fautes, dont rougirait l'homme le plus vil dans un autre sort et une autre situation. Ainsi Plutarque raconte que Dion, tyran de Syracuse, en Sicile, ayant perdu son royaume et ayant été pris par Timoléon, qui l'exila à Corinthe, perdit tout respect pour ce qu'il avait été auparavant: il courait

(1) Expression espagnole qui indique le plus haut point de gloire ou de puissance qu'un homme puisse atteindre.

les tavernes et les mauvais lieux de Corinthe, déchiré, sale, en compagnie de coquins, fréquentant les prostituées, enseignant et se disputant avec les femmes de rien qui gagnaient leur vie à chanter, sur leur habileté respective ; il passait sa vie à la boucherie et, mal nourri, il avalait des yeux ce qu'il ne pouvait acheter avec de l'argent. Cette vileté, ce manque de dignité se retrouvent chez la plupart des captifs, et c'est là certes un très grand malheur de cette triste situation, qui non seulement nous enlève une infinité de biens des plus appréciables, mais qui nous jette si bas, qu'il n'est plus possible d'être bien d'aucune manière quelconque.

ANTONIO. — C'est certainement le malheur suprême et la plus grande misère qui puisse être au monde.

SECTION IV

SOSA. — Maintes et maintes fois, quand j'arrête ma pensée sur ce sujet et que je songe à cette triste captivité, je ne trouve rien qui lui soit comparable, et tous les autres malheurs me paraissent être peu de chose. Parfois j'y vois un terrible et plus épouvantable naufrage que celui de Bias ou du philosophe Estilbon (*sic*). Car étant donné que ces deux philosophes avaient perdu tout ce qu'ils possédaient et qu'ils abordèrent à la plage, nus et privés de tout, ils pouvaient cependant dire, et ils le dirent avec raison, qu'ils portaient avec eux tous leurs biens. En effet, ils ne perdirent avec leur fortune ni la liberté, ni l'honneur, ni la possession d'eux-mêmes, ni l'usage de leurs membres ou de leurs sens, ni la patrie, ni les parents, ni les amis, ni l'intelligence, ni l'adresse, ni la vivacité, ni la générosité, ni le courage. Mais quel est le chrétien que nous trouverons captif, quelque important qu'il soit par lui-même, duquel nous puissions dire qu'il n'a pas perdu tout cela ou qu'il lui est resté quelqu'un de tous ces biens ?

Il me semble encore que c'est par un effet magique de sorcellerie semblable à ceux de Circé, cette fameuse magicienne qui changea en animaux divers et étranges, aux formes variées, les compagnons d'Ulysse jetés dans son pays par un destin funeste et un coup de fortune. Si bien qu'Ulysse lui-même, depuis tant d'années leur capitaine et leur associé dans de nombreux travaux, leur ami si sincère, ne put, quand il les rencontra et qu'il les eut sous les yeux, ni les voir ni les reconnaître.

Je ne parle pas ainsi à raison seulement de ce que j'ai déjà avancé, mais parce que, quand nous parcourons ces rues, nous ne voyons que de nombreux chrétiens, des quantités de captifs d'importance que nous fréquentions auparavant, et qui maintenant sont si transformés, si accablés par des misères sans nombre et par les souffrances, qu'ils ressemblent plutôt à des déterrés qu'à des vivants. Ou bien encore je songe à cette transformation pythagoricienne grâce à laquelle un honnête homme comme Apulée devint un âne d'or, mais avec cette différence que le malheureux captif est devenu un vil monstre sans presque aucune valeur ; ou bien encore je crois qu'il s'agit de ce monde nouveau si différent et si étrange qu'imagina Démocrite et à l'existence duquel Anaxarque ou son disciple fit croire l'ambitieux Alexandre. Et en effet, quand le captif y pénètre, il n'y retrouve rien de tout ce qu'il avait dans le monde d'où il vient. Ce qu'il y trouve, c'est un autre Dieu, une autre loi, d'autres peuples, d'autres prêtres, d'autres coutumes, une autre façon de parler, une autre d'écrire, puisqu'on le fait à rebours, une autre de manger, puisqu'on le fait à terre, une autre de s'asseoir puisqu'on se croise les jambes, un autre visage, une autre manière de se vêtir, une autre manière de se nourrir, une autre de vivre, en un mot tout est différent. Ici règne non la justice, mais la force, on ne donne pas, mais l'on vole, il n'y a aucune retenue, mais toute crapule et luxure ; le courage y est remplacé par la témérité, la vérité par

le mensonge, l'amitié par l'égoïsme, la loyauté par la trahison réciproque; en un mot, il n'y a ici ni état, ni point d'honneur, ni rangs, ni dignités, ni bonne grâce, ni politesse, ni éducation. Ici la liberté devient esclavage, l'honneur ignominie, l'orgueil abatement, la noblesse vilité, le courage lâcheté, la grandeur bassesse, bref, toutes les vertus deviennent des vices.

ANTONIO. — Disons alors tout.

SOSA. — Comment cela?

ANTONIO. — C'est-à-dire que le captif doit considérer que dans la nouvelle situation qui lui est faite il naît une seconde fois.

SOSA. — Et encore est-ce dans une vallée plus remplie de larmes que celle où il s'est trouvé d'abord, quand, sortant du sein de sa mère, il toucha la terre en pleurant. Or, c'est encore là une condition particulière et à prendre en considération pour que l'on comprenne mieux ce malheureux état de captivité et le sort infortuné qui en résulte, car le mal serait moins grand si la captivité, en nous enlevant avec la liberté tous les biens et richesses dont nous avons parlé, nous laissait pauvres, misérables et malheureux, ce qui n'est pas un faible mal. Mais quel plus grand malheur, quelle plus forte peine que celle qui remplace tous les biens qu'elle nous enlève, en nous surchargeant au delà de toute limite de tant de maux, de misères et de chagrins, qu'il n'y a pas d'intelligence qui les comprenne, de jugement qui les apprécie, de mémoire qui les retienne, de langue qui puisse les exprimer. Celui qui jette les yeux sur un captif, et à plus forte raison s'il s'agit d'un captif d'Alger ou de Berbérie, ne voit autre chose que la somme totale de toutes les misères et de toutes les épreuves résumées. S'il y a au monde famine, soif, nudité, froid, chaleur, bastonnades, coups, injures, affronts, prisons, chaînes, besoins, angoisses, peines, tourments, martyre et douleurs, vous trouverez tout cela infligé au captif, non pas dans une certaine mesure, mais sans frein, ni limite, ni

terme, ni fin. Le malheureux ne peut ni respirer, ni suspendre une heure ou seulement un moment cet horrible tourment; de sorte que, s'il y a suspension et repos dans les autres choses naturelles, il ne s'en trouve, ni ne peut s'en trouver, pour un malheureux captif; ses souffrances sont plus continues et incessantes que les affres dont étaient, prétend-on, affligés le malheureux Sisyphe, fils d'Éole, Ixion et les filles de Danaüs. Aussi ne peut-on dire qu'un triste captif vit dans les souffrances, mais il y est noyé, tué, il est enseveli sous ses travaux. Que dis-je, tué et enseveli? Ce serait encore là un soulagement et un repos, car s'il tombait sous le faix, sa triste captivité finirait et avec elle ses peines, ses martyres et ses tourments; mais il vit et il est comme mort, il se noie et il respire encore, il est comme enterré et il a cependant le sentiment de la souffrance, si bien que, quand il pense que ses tourments vont prendre fin, il renaît pour en souffrir et en même temps pour en endurer de nouveaux. C'est pour cela que l'Écriture Sainte appelle si souvent, et avec beaucoup de raison, l'esclavage le déluge des grandes eaux, qui montent jusqu'au cou, parce que d'un côté la masse des tourments du captif est aussi considérable et générale que les eaux d'un grand et universel déluge, et que, si elles montent jusqu'au cou et le tiennent comme noyé, elles n'arrivent pas à le tuer, ni à l'achever, de sorte que le misérable captif vit en mourant et meurt en vivant toujours.

ANTONIO. — Comme tout cela serait difficilement et à peine cru, si on le disait ou on le racontait dans la chrétienté! Et cependant tout cela est vrai, et si vrai que c'est peu de chose en comparaison de ce que l'on pourrait dire.

SOSA. — Je le crois bien, et cela ne m'étonnerait même pas, parce que la captivité en usage chez les chrétiens est bien différente; comment donc un homme peut-il juger de ce qu'il n'a jamais vu de sa vie? Là-bas on

connaît Dieu, l'on craint Dieu, l'on professe la doctrine de Dieu, du Dieu de pitié et du Père des miséricordes; aussi les chrétiens, soit dans leurs actes, soit dans le traitement des esclaves, ne peuvent oublier la miséricorde qu'ils ont dès le berceau sucée avec le lait, tandis qu'ici, c'est tout le contraire.

ANTONIO. — C'est pourquoi je ne m'étonne pas que des Mores ou des Turcs, qui se sont vus si bien traités là-bas, si bien soignés, et qui, poussés par un sentiment plus fort qu'eux, se sont enfuis et reviennent ici, où ils souffrent de la faim, se trouvent nus, sans chaussure, sans aucun bien ni ressource, je ne m'étonne pas qu'ils exhalent tant de soupirs et de plaintes, qu'ils maudissent même le jour où ils se décidèrent à fuir, ainsi que moi-même je l'ai entendu dire à beaucoup de ceux qui sont revenus de Naples, de Sicile et d'Espagne.

SOSA. — Ne vous souvenez-vous pas du Turc qui emmena au mois de juillet vingt-cinq chrétiens dans une barque, et s'en fut avec eux en Espagne?

ANTONIO. — Comment a-t-on raconté cette histoire?

SOSA. — La voici : Ce Turc avait été pendant plusieurs années captif en Italie, notamment à Piombino, port de mer de la Toscane, et pensant qu'à Alger il se trouverait mieux parmi les siens, il s'enfuit au commencement de l'année avec d'autres dans une barque qu'ils enlevèrent à un pêcheur. Ils arrivèrent ainsi en Berbérie et ensuite à Alger sains et saufs; mais voyant ce qui se passait ici, le Turc, qui avait apprécié le genre de vie et la bonté des chrétiens, ne se trouva pas bien avec cette vile canaille de Mores, et au bout de peu de mois, pas plus de six, il se prit à regretter d'avoir fui, et résolut d'employer ce que quelques Turcs et janissaires de ses amis lui donnèrent à retourner chez les chrétiens, bien que n'étant pas chrétien lui-même : il fit part de son intention à quelques chrétiens captifs, et s'y prit de telle sorte que, le 16 juillet 1579, à deux heures de la nuit, il enleva sur cette plage une barque de pêcheurs et de concert avec

vingt-cinq chrétiens, avec qui il s'était entendu, il partit pour l'Espagne en grande joie et satisfaction.

ANTONIO. — C'est bien ainsi que les choses se passèrent, car bien longtemps avant leur départ, j'en fus informé par deux de mes amis qui s'enfuirent avec ce Turc.

SOSA. — Que me direz-vous de cet autre, de ce More qui, au mois d'octobre de la même année, partit d'ici pour Cherchell, ville maritime située à soixante milles à l'ouest de cette ville, emmenant avec lui par terre douze chrétiens, presque tous espagnols, prit une barque en cet endroit, et, s'embarquant avec ses compagnons, gagna Majorque et de là l'Espagne?

ANTONIO. — Ce fait nous étonna tous, d'autant plus qu'il avait été captif en Espagne, et qu'il s'en était enfui depuis plus de six ans, qu'il s'était marié ici, et que sa femme lui avait donné deux fils alors tout petits; mais, malgré tout et bien que More, il se rendait si bien compte de la douceur de sa captivité et des bons traitements qu'il avait reçus des chrétiens, qu'il se résolut de lui-même à abandonner sa patrie, ses parents, ses frères et même sa femme et ses enfants chéris, pour s'en aller vivre au milieu d'étrangers et peut-être risquer de devenir captif une autre fois. Et puisque nous en sommes à citer des faits, deux autres Mores s'enfuirent de la même manière en 1576 de Bizerte en Sicile, où ils avaient été esclaves; dans le mois de mai 1578, un autre Turc partit d'ici pour Majorque; un autre pour l'Espagne dans la même année, au mois de septembre; un autre, au mois de novembre 1578, s'enfuit avec deux chrétiens à Oran. Tous ces gens préférèrent l'esclavage de là-bas à la liberté dont ils jouissaient ici. J'ai entendu conter la même chose de beaucoup d'autres qui, dans ces dernières années, partirent de la même façon et avec la même chance.

SOSA. — On ne pourra donc pas me reprocher d'avoir tort dans ce que j'ai coutume de dire, que l'on fait mal d'appeler esclavage la détention en usage en pays chré-

tiens. Ce que nous subissons ici, oui, c'est bien l'esclavage; mais là-bàs, c'est de la captivité tout simplement. C'est ici qu'on goûte le fiel, ici qu'on se nourrit d'amertume, ici qu'on supporte des misères, ici qu'on éprouve des tourments, ici qu'on souffre le martyre, ici qu'on verse des larmes et qu'on entend des soupirs!

ANTONIO. — Comme tout cela est exact! Maudit soit celui qui fit le premier une si cruelle et si barbare invention! Comme s'il ne suffisait pas de tant de peines, de tant de misères, d'un nombre si infini de maux qui oppriment, brisent et rongent notre malheureuse nature; il fallut encore qu'on l'humiliât et accablât d'un poids si lourd, d'un si inhumain supplice! Quel fut le méchant homme ou, pour mieux dire, le démon qui introduisit dans l'humanité une si satanique malédiction?

SOSA. — J'ai déjà commencé par vous dire tout d'abord que Dieu ne créa point les hommes esclaves, mais qu'il les fit tous également libres, comme sans doute ils le furent tous et toujours restés, s'ils avaient voulu conserver l'état et l'ordre de vie qu'il leur donna au commencement. La nature non plus n'est pas cause d'un pareil désordre, parce que jamais jusqu'à ce jour, elle n'a changé, que toujours elle a suivi l'ordre et l'arrangement que Dieu lui imposa dès le début. Aussi l'esclave Estrophile, de l'*Aulularia* de Plaute, se plaignait-il avec raison du mépris que lui valait sa condition servile et disait-il élégamment que la nature ne met au monde que des hommes également libres. La cause de la situation présente est que le péché troubla l'ordre établi par Dieu chez les hommes et fut notamment cause que les êtres humains se poursuivent les uns les autres comme des brutes, en employant la guerre, la violence, la tyrannie; et parmi d'autres maux qui en résultèrent, l'esclavage entra dans le monde et s'y perpétua. Les hommes se réduisirent les uns les autres en captivité et se privèrent de leur liberté naturelle, de sorte que l'esclavage est, ainsi que l'ont dit les jurisconsultes, le

propre fruit et la conséquence de la guerre, parce que, avec elle et par elle, il s'introduisit dans le monde. Pour cette dernière cause Laurent Vala a dit que le mot latin *servus*, qui dans cette langue veut dire esclave, vient du verbe *servo*, qui en langue latine signifie *garder*, parce que les capitaines qui ne voulaient pas qu'on tuât certains hommes, les gardaient pour les vendre ou en permettre le rachat, ou bien parce qu'ils voulaient s'en servir pour les employer à des besognes nécessaires. Et pour la même raison ils appelaient en langue latine *mancipia* les esclaves et les captifs, parce que dans la lutte ils touchaient de la main ceux qu'ils ne voulaient pas passer au fil de l'épée. La première chose qui résulte de là, c'est que, faute de vivre aujourd'hui conformément à l'ordre naturel que Dieu organisa dès le principe et dans l'intention que les hommes le gardassent, on fait usage de l'esclavage dans le monde.

Ainsi les auteurs rapportent qu'au temps où régnait Saturne, roi très juste et sage, on était à l'âge d'or, et alors les hommes vivaient tous selon la voie droite et juste et en conformité avec la loi naturelle. On ajoute comme preuve qu'à cette époque toutes les choses étaient communes, tous les hommes étaient égaux, car on ignorait ce que pouvait être un esclave ou un maître.

ANTONIO. — Alors donc, aujourd'hui, faire ou avoir un homme esclave doit être un très grand péché, puisque c'est là une chose contraire à la nature elle-même !

SECTION V

SOSA. — En cela on peut voir combien l'usage et la coutume ont de puissance en toutes les affaires humaines. Étant donné, en effet, qu'on ne pouvait au commencement sans grand péché réduire les hommes en captivité, puisque c'était troubler sans cause et renverser injustement l'état et la dignité où Dieu avait créé les

hommes, cependant à des époques postérieures cet usage, tout mauvais qu'il était, fut tacitement approuvé et eut pour but de préserver de plus grands maux. Il fut accepté généralement dans le monde, et cette approbation générale fut cause que ce qui était auparavant défendu, devait, par suite de leur commun consentement, être permis parmi les hommes. Saint Augustin dit que non seulement les hommes acceptèrent et approuvèrent cet usage avec beaucoup de raison, mais qu'il fut chose nécessaire et juste qu'une loi établît, ainsi que tous les peuples l'ont fait, que la captivité fût la juste punition de la méchanceté commise par celui qui attaque les autres et jette le trouble parmi eux en leur faisant une guerre injuste. Cette opinion est étayée par Aristote de nombreux arguments dans son *Traité de politique*. C'est aussi ce que disent les juristes, que la servitude résulte du droit des gens, tous les êtres humains étant naturellement libres. Cet usage devenu général chez les hommes a même été ensuite très clairement approuvé par l'Écriture Sainte, puisque non seulement l'Ancien Testament nous le dit, mais beaucoup de grands saints, dont il nous propose les œuvres comme exemples, eurent de nombreux esclaves ; tels les saints patriarches Abraham, Isaac et d'autres encore. Dans le Nouveau Testament aussi, les apôtres saint Pierre et saint Paul recommandent, en employant de vives menaces, aux esclaves d'obéir et d'honorer leurs maîtres, alors même qu'ils seraient ignorants et sans connaissances, avec respect, crainte et simplicité de cœur, comme s'il s'agissait de Jésus-Christ même.

ANTONIO. — Toutes ces explications me satisfont. Mais comment expliquer ce qu'a écrit Aristote (1), qu'il y en a qui sont naturellement esclaves et serfs, tels que les ignorants et les moins parfaits, desquels il dit qu'ils

(1) *Polit.*, liv. I, cap. 3 et 4.

sont les serfs et les sujets des hommes intelligents et destinés à être régis et commandés par eux ?

SOSA. — Il est vrai que Dieu n'a pas créé tous les hommes égaux, mais il existe une gradation qui fait que les uns sont supérieurs aux autres par le jugement, la science, la sagesse et d'autres mérites. Platon écrit dans les Dialogues des lois, et Stobée le fait remarquer (1), que le premier degré et le juste motif de la supériorité est qu'en tous lieux les parents dominant leurs enfants ; le second est que les nobles dominant ceux de basse extraction (2) ; le troisième est que les vieillards dominant les jeunes gens ; le quatrième est que les maîtres dominant les serfs ; le cinquième est que ceux qui ont peu de pouvoir doivent servir les plus puissants ; le sixième et le plus important est que, conformément à la loi naturelle, les ignorants suivent et que les sages précèdent, gouvernant et commandant. Ce qu'Aristote (3) confirme dans sa Politique en affirmant que la servitude du jeune homme à l'égard du vieillard est naturelle ; et saint Augustin (4) dit : « Il y a aussi un ordre naturel parmi les hommes : que les femmes servent les hommes, les enfants leurs parents ».

Il est juste en effet que l'intelligence et le jugement le plus faible servent celui dont l'intelligence et le jugement sont plus forts et plus parfaits. Marcus Tullius Cicéron (5) dit que les sages sont libres et que les ignorants sont esclaves. Un nombre infini d'auteurs écrivent de même. Mais à tout cela on peut objecter que cette servitude est d'une autre espèce, d'une autre qualité que celle dont nous nous occupons, qui, comme nous l'avons dit, s'introduisit parmi les hommes à la suite des guerres. Cette

(1) Platon, dial. 3 ; Stob. fer. 42.

(2) Le texte porte : *Baja sangre*, sang inférieur.

(3) *Polit.*, livre VII, chap. 14.

(4) St-Aug., ad Gen.

(5) Tull., *Paradox.* 5.

servitude-là, en effet, n'est ni forcée, ni obligée, ni à proprement parler une domination, mais l'obligation naturelle pour les jeunes gens, les humbles, les enfants et les femmes, d'honorer et de vénérer les anciens, les gens honorables, les parents, les maris. En outre, cette domination est tout profit et utilité pour ces serfs : l'ignorant reçoit du savant, le niais du sage, le fils du père, les faibles des puissants et des riches qui les défendent, les protègent, pourvoient et portent remède à leurs misères et à leurs besoins. Les Docteurs (1) disent parfaitement que cette même servitude existait, dans le primitif état d'innocence de l'humanité, où l'on aurait trouvé tant de bonheur et de perfection si l'on avait su y persévérer. Puisque donc tous les hommes ne sont pas nés égaux en dons, en faveurs et en talents naturels, ils n'ont pas pu non plus être égaux en justice, en science, en sagesse, etc. Ainsi nécessairement, les uns dominèrent et les autres furent dominés, non pour le profit de celui qui était supérieur, ni pour remédier aux misères et aux nécessités de ceux qui leur étaient inférieurs, et sur qui il n'y avait pas à s'apitoyer dans cet âge heureux, mais pour que les plus parfaits conseillassent ceux qui l'étaient moins, pour qu'ils les guidassent vers une plus grande sagesse, une plus grande justice, une plus grande perfection. Mais l'esclavage dont nous nous occupons, introduit par les guerres parmi les hommes, est une servitude forcée, résultant d'une domination violente, au profit exclusif de celui qui commande, qui est le maître, qui peut disposer de son esclave comme de son cheval et l'aliéner ni plus ni moins que n'importe quelle autre chose lui appartenant.

ANTONIO. — Ce fut là certainement une jolie invention ! Nous tous captifs, nous devons être grandement reconnaissants au traître qui a enseigné une telle chose

(1) St-Ambroise, Épître aux Coles.

au monde, qui inventa non seulement d'égorger les hommes, mais aussi de faire des captifs !

SOSA. — C'est bien cela.

ANTONIO. — Que dire de celui qui fit pareille invention et qui inventa aussi la guerre !

SOSA. — Assurément on ne se montrerait nullement injuste envers celui qui en a été l'inventeur, si on le traitait comme ce méchant et hardi criminel qui mit le feu au fameux temple d'Éphèse : un décret rendu par la communauté défendit sous les peines les plus sévères que personne écrivît, nommât ou publiât son nom, de manière à l'ensevelir dans un éternel oubli. Pline (1) dit que les Lacédémoniens furent les premiers qui inventèrent la servitude, mais la vérité est qu'ils ne furent pas les premiers qui inventèrent la guerre, dont le fruit, nous l'avons dit, est l'esclavage. Ce ne sont pas eux non plus qui guerroyèrent les premiers dans le monde, qui réduisirent des hommes libres en captivité.

ANTONIO — Alors qui est-ce ?

SOSA. — Justin (2) pense que Vexoris, que d'autres nomment Sésostris, roi d'Égypte, fut le premier qui fit usage de la guerre et que Tanaïs, roi de Scythie, fut le second ; que Vexoris conquit jusqu'au Pont et Tanaïs jusqu'à l'Égypte. Mais ce qui est la vérité, c'est ce que l'on tire du récit de l'Écriture Sainte, que le premier qui commença à guerroyer dans le monde, qui troubla la paix humaine en subjuguant et emprisonnant les hommes, fut l'orgueilleux et féroce géant Nemrod, le fils de Kouch, neveu de Cham et petit-neveu de Noé, lequel bâtit la grande tour de Babylone, et par des guerres et des violences fonda la première monarchie, le royaume de Babylone et des Assyriens, l'an 1788 du monde, et 3,411 ans avant la venue du Christ. L'Écriture Sainte (3), quand

(1) Pline, liv. VII, ch. 56.

(2) Justin, liv. I.

(3) Genèse, ch. 10.

elle traite de ce méchant géant, robuste, vaillant chasseur devant Dieu, veut parler de la manière et des artifices grâce auxquels il se rendit si puissant, et qu'il employa publiquement, ouvertement, sans crainte ni honte aucune de Dieu ; il était chasseur, non de bêtes féroces ou d'animaux sauvages, mais des hommes qui vivaient sans nulle crainte et dans la liberté que la nature leur avait donnée, sans savoir ce qu'étaient la captivité ni la sujétion résultant de la violence. Il est vrai que Bérose, l'ancien historien Babylonien, si estimé d'un grand nombre d'auteurs sacrés et profanes, — ou tout autre, quel qu'il fût, qui réunit ces fragments d'histoire connus dans le monde sous le nom de Bérose, — affirme que les anciens Chaldéens ont consigné dans leurs écrits qu'avant le grand déluge universel dont fait mention la Sainte Écriture (1), il y avait près du mont Liban une ville très grande et très populeuse que l'on appelait Énos, habitée par des géants, qui du levant au couchant dominaient tout le monde. Confiants en leur force et en leur grand développement physique, ayant d'autre part trouvé l'usage des armes, ils faisaient régner l'oppression sur le reste des hommes, qu'ils avaient subjugués : ils étaient d'un si extrême dévergondage qu'ils se servaient indifféremment de leurs propres mères, de leurs filles, de leurs sœurs et même des hommes et des bêtes. Il dit encore que ce furent eux qui inventèrent les pavillons ou tentes de camp, les instruments de musique et toutes les plus grandes délicatesses et jouissances de la chair ; qu'ils étaient si bestialement cruels qu'ils mangeaient les hommes et ouvraient le ventre aux femmes enceintes, pour dévorer les tendres créatures qu'elles avaient dans leurs entrailles, au mépris de toute religion et vivant sans aucune crainte et aucun respect de Dieu.

(1) Genèse, ch. 7. — Sebas. Mus. I. Geog.

ANTONIO. — Dieu me pardonne ! Est-il possible que des hommes fissent des choses aussi horribles ?

SOSA. — Il n'y a pas lieu de s'étonner, car c'est une vérité que formule Cicéron, qu'il n'y a pas de nation si barbare qu'elle ignore quel Dieu il faut adorer, qu'elle ne sache au moins qu'il existe.

Cette disposition est si naturelle aux hommes que Jamblique, excellent philosophe platonicien, dit que l'homme entend et sait cela avant de faire aucun usage de la raison. Les Grecs appelèrent cette connaissance *prolepse*, c'est-à-dire connaissance et formation de la chose anticipée dans l'esprit. Cela étant et l'intelligence de ces féroces géants étant fermée à une chose si naturellement claire et manifeste, leur jugement étant si perverti, si troublé, qu'ils ne reconnaissaient pas Dieu et ne s'occupaient nullement de l'honorer et de lui rendre un culte, — car la crainte de Dieu, qui est le frein naturel de la malice humaine, leur manquait, — il n'y a pas à s'étonner s'ils commettaient ces épouvantables bestialités. Certains disent que l'Écriture Sainte semble favoriser cette opinion, parce que d'abord elle dit dans le livre de la Genèse qu'avant le déluge il y eut beaucoup de géants, hommes très puissants, très nombreux et fameux, car il paraît que ce grand pouvoir et cette renommée dans le monde devaient avoir été obtenus par de grands faits d'armes et des conquêtes. L'Écriture ajoute encore que leurs péchés étaient si nombreux et si grands que Dieu leur envoya le déluge, qui les anéantit. C'est donc ainsi que ces géants inventèrent la tyrannie sur la terre pour subjuguier et dominer les autres hommes. L'esclavage ne pouvait avoir pour commencement de plus abominable malice et scélératesse.

Mais ce qui excite le plus mes doutes, c'est ce que dit ce même Bérose, qu'avant le déluge universel, ces géants avaient un pouvoir si grand et si étendu, qu'ils dominaient le monde du levant au couchant et qu'ils assujétissaient par force tous les hommes, parce que

l'Écriture Sainte (dont l'auteur est le Saint-Esprit) dit clairement, comme il a été rapporté plus haut, que ce fut Nemrod, et non un autre, qui le premier commença à faire des conquêtes, à subjuguier et à dominer les peuples, mais parlant seulement de l'époque postérieure au déluge. Elle dit encore qu'il fut le premier qui régna à Babylone et créa la monarchie des Assyriens, qui prirent le nom de son fils Assur. Tous les docteurs en général, tant les nôtres que les Grecs et les Latins, aussi bien que ceux des Hébreux, disent que cette monarchie fut créée sur ce point et ailleurs ; ils déclarent qu'elle est la première qui ait existé au monde.

Tous les historiens anciens profanes et gentils, comme Appien, Élien, Diodore de Sicile, Strabon, Trogue-Pompée, Pline, Justin, Plutarque et d'autres encore, qui écrivirent ou traitèrent en quelque façon de cette matière, affirment la même chose. Et s'ils ont voulu dire que les géants qui fondèrent cette monarchie, et qui sont ceux dont parle Bérose, furent ceux qui vivaient du temps où Dieu commanda au juste Noé, cent ans avant le déluge, de fabriquer l'arche, les mêmes dont l'Écriture Sainte dit que c'était des géants fameux et puissants, je ne sais si l'on pourrait affirmer cela avec raison. En effet, si le pouvoir de ces géants fut aussi général que le veut Bérose et s'étendait au monde, et si ce fait, si remarquable qu'il en devient merveilleux, fut la cause de leur renommée, comment l'Écriture Sainte n'en fait-elle nulle part mention, ainsi qu'elle l'a fait pour des choses de bien moindre importance ? A plus forte raison ces géants dont l'Écriture dit qu'ils étaient fameux et puissants, ne furent-ils pas les inventeurs des tentes de campagne, ni des armes, ni de la musique, comme le prétend Bérose, qui leur attribue la création de la monarchie, parce que cette même Écriture attribue positivement l'invention des tentes à Jabel, sixième neveu de Caïn, en disant qu'il fut le père et l'auteur de ceux qui habitaient sous les tentes et qu'ils étaient pasteurs. Les fils étant néces-

sairement obligés de vivre ensemble, en compagnie de leur père, et le père aussi avec eux ne faisant qu'un, tous devant conséquemment suivre la même manière, le même genre de vie, les fils se livraient à la même occupation que leur père. L'Écriture disant qu'ils vivaient dans les champs et non dans quelque ville ou localité fameuse, comme le faisaient les géants de Bérose ; comme elle affirme en outre qu'ils étaient des pasteurs, qui ont pour profession de faire paître leurs troupeaux et de labourer la terre, mais non d'être soldats et de conquérir des peuples en guerroyant contre des pays éloignés, on déduit clairement que ni les géants de Bérose ne furent les inventeurs des tentes de campagne, ni Jabel ni ses fils ne furent ces géants conquérants, fondateurs d'un vaste empire. En ce qui concerne l'invention des instruments de musique, la même Écriture Sainte l'attribue à Jubal, frère de Jabel, de même que celle des armes et des instruments de fer, à Tubal-Caïn, frère des deux précédents ; et elle ne dit pas que ces trois frères étaient ces fameux géants antérieurs au déluge, ni d'autres êtres de dimensions extraordinaires. Que l'on ajoute encore à cela que ces fameux géants, dont parle l'Écriture, vivaient cent ans avant le déluge et même à l'époque où la terre fut submergée ; toujours est-il certain qu'ils périrent avant le déluge. Au contraire, ces trois frères Jabel, Jubal, Tubal-Caïn, ainsi qu'il ressort de la même Écriture, existèrent à une époque plus reculée. De tout cela on peut enfin conclure que cette monarchie de géants, dont parle Bérose, n'est que quelque antique récit plutôt qu'une histoire véritable ; mais nous ne lui dirons pas d'injures et l'on doit l'accepter avec autant de vénération que font certains aux dires de ce livre, qu'ils respectent comme renfermant des oracles d'Apollon. En effet, beaucoup de gens très doctes et très érudits ont remarqué, avec beaucoup de justesse, que dans ce livre, qu'ils attribuent à Bérose, il se trouve bien des choses qui diffèrent ou même qui contredisent

ce qu'écrivent des auteurs de grand poids et très véridiques, tandis que d'autres, qu'on n'y rencontre pas, sont cités par des auteurs anciens dont l'autorité est grande; ce que je vous démontrerais clairement, si cela se rapportait au but que nous poursuivons, ou si nous étions autre part. D'une façon ou d'une autre, il leur semble, avec raison d'ailleurs, que ces fragments et rapsodies ne doivent pas être du fameux Bérose, le célèbre Babylonnien qui a tant écrit sur les temps les plus anciens du monde, et que leur autorité n'est pas telle qu'il ne leur soit pas permis de s'écarter de ce qu'il affirme, surtout quand la raison est avec nous, ainsi que cela est plus copieusement et doctement exposé dans le remarquable Itinéraire de Gaspard de Barros, et bien que Hector Pinto le reprenne âprement dans ses dialogues. Mais quoi qu'il en soit, d'une manière ou d'une autre, ce qui est certain et bien démontré, c'est que, sans aucun doute, l'habitude de la guerre et de la domination par la violence a commencé après le déluge, en la personne de Nemrod, géant barbare et cruel, et ce ne fut pas un autre que lui qui inventa l'esclavage. Enlever aux hommes la liberté par la violence, les soumettre par les armes, répandre le sang, de pareilles monstruosité ne pouvaient véritablement provenir que d'un monstre exceptionnel, une si extraordinaire barbarie que d'un barbare, une aussi grande cruauté que d'un féroce et cruel géant. Aussi y en a-t-il qui écrivent que Nemrod avait un corps si énorme, des membres si extraordinairement grands, que sa stature atteignait trente coudées de haut.

ANTONIO. — Est-ce possible ?

SOSA. — C'est ce qu'affirme Honorius Auguste d'Autun, homme très docte en lettres divines et humaines, qui fut contemporain de Rupert, abbé de l'ordre de saint Benoît, du temps de l'empereur Henri V. Cela ne doit pas nous effrayer, car la nature humaine était dans ces temps primitifs si robuste et si exubérante, au rebours de ce qu'elle est devenue aujourd'hui, où, par suite du

cours des temps, des malheurs et des altérations, elle est si faible et si débile, qu'elle pouvait alors mettre facilement au jour des produits extraordinaires et merveilleux, principalement par le concours et la volonté du Seigneur et de quelques remarquables constellations et planètes qui existaient sans doute alors. La disparition de ces astres a aussi amené celle de ces monstrueux et épouvantables effets.

ANTONIO. — Il paraît incroyable qu'un homme si remarquable et si extraordinairement grand, un véritable monstre ait pu naître d'une femme. Comment la chose est-elle possible?

SOSA. — Il y a lieu de s'effrayer davantage de ce que raconte un auteur remarquable et écrivain très sûr tel que Plutarque, quand, dans la biographie de Sertorius, il dit qu'en Maurétanie, qui aujourd'hui forme pour la majeure partie les royaumes de Tlemcen, de Fez, du Maroc et de Sous, l'on ouvrit devant ce général le tombeau du fameux Antée et qu'on y trouva un cadavre d'une taille de soixante-dix coudées! Pline, écrivain exact et remarquable, dit que dans l'île de Crète, que nous appelons maintenant Candie, on découvrit, en remuant une certaine colline, un squelette long de quarante-six coudées. Et Solin, auteur non moins célèbre, écrit que dans la guerre entreprise par les Romains pour conquérir cette même île de Candie, on découvrit au milieu du lit d'une rivière un squelette long de trente-cinq coudées, que les légats L. Flaccus et L. Métellus, qui furent prévenus, allèrent voir et examinèrent de leurs propres yeux. Jean Boccace, dans son livre de la *Généalogie des dieux*, mentionne ce que décrit longuement Fazelo, auteur moderne, très au courant des choses de Sicile : en l'an du Seigneur 1342, certains paysans, mettant au jour les fondations d'une maison au pied du mont de Trapani, — que vous avez vu si souvent quand vous naviguiez près des côtes de ce royaume de Sicile, sur les galères de notre religion, —

trouvèrent, dans une très grande caverne, un corps humain d'une telle grandeur que le bâton qu'il tenait à la main gauche, et qui était placé près de lui, était aussi grand que le mât d'un navire. Épouvantés, ils appelèrent une foule de gens qui accoururent les armes à la main pour se repaître de ce spectacle merveilleux; ils entrèrent avec des torches allumées dans la caverne, mais quand, leur peur ayant disparu, ils voulurent toucher ce corps avec les mains, il tomba entièrement en poussière, ainsi que le bâton. Il ne resta qu'une grosse et longue tige de plomb qui était dans l'intérieur du bâton et qui du sol arrivait à la main du géant, ainsi que quelques dents d'une grosseur incroyable et la partie antérieure du crâne, qui était si grande qu'elle pouvait contenir quelques *salmas* (1) de figues. Fazelo affirme que ces dents et ce fragment de crâne étaient encore visibles de son temps, — et il y a un peu plus de 80 ans qu'il écrivait, — aux pieds d'un crucifix dans une église du pays. De même dans l'année du Seigneur 1548, le frère George Adorno, chevalier de votre Ordre, Génois de nation, qui était alors général des galères de la religion, étant à chasser dans les champs de Syracuse, aussi en Sicile, trouva dans une grande grotte un autre corps humain, haut de vingt coudées. L'ayant touché avec peu de soin et par mégarde, il tomba tout en poussière, sauf quelque partie du cerveau, les côtes et d'autres ossements, qu'il envoya à titre de grande curiosité au grand maître de la religion, qui était alors frère Jean Homédés, Aragonais. Ce fait a été aussi rapporté par Fazelo, et quelques Siciliens honorables m'ont raconté en avoir été témoins oculaires.

Mais pourquoi me fatiguer à multiplier ces citations d'auteurs? Vous pouvez bien me croire pour sortir de ce doute, car je vais vous dire l'exacte vérité: dans les

(1) Salmas, mesure de 55 arrobes; l'arrobe valant 16 litres 133, ce crâne aurait eu une capacité de 887 litres environ.

années où je me trouvais dans ce royaume de Sicile, comme vous le savez, non seulement à Syracuse et à Catane, mais à Augusta, à Letim, à Franca-Forte, à Melitelo (Mileto?), à Mineo et en d'autres lieux au pied du fameux Etna, que l'on appelle vulgairement Montegibello, souvent, et non une seule fois, j'ai vu et j'ai tenu dans mes mains quantité de molaires et d'ossements humains de toute sorte, que l'on trouva dans des cavernes qu'on appelle grottes dans ce pays, et dont quelques seigneurs siciliens me firent présent. Ces ossements étaient extraordinairement grands, et de leur proportion avec les autres membres du corps nous déduisîmes qu'ils avaient appartenu à des géants d'une stature et d'une grandeur remarquable.

ANTONIO. — De quelle taille pouvaient-ils être?

SOSA. — Il n'était pas possible de le savoir exactement. Si cependant nous avions eu la mesure certaine et véritable de quelques membres de ces corps, il n'aurait pas été impossible de deviner d'une manière certaine leur grandeur, de la même façon que l'excellent philosophe Pythagore déduisit celle du corps du fameux Hercule.

ANTONIO. — Comment cela se fit-il? Ne pourrions-nous pas le savoir?

SOSA. — Bien que nous sortions un peu du sujet de notre entretien, comme il s'agit d'une rare découverte, due au génie d'un aussi illustre philosophe que Pythagore, et par conséquent digne d'être connue, je vous la raconterai d'après le récit qu'en a fait Aulu-Gelle, auteur de tant de crédit et de réputation. Pythagore remarqua d'abord que la portion de stade que franchissait Hercule de son pas (lequel était dessiné et mesuré à Pissa, ville de Grèce, dans la province d'Achaïe, par où passe la fameuse rivière Alphée près du temple de Jupiter Olympien) était d'une longueur de 600 pieds; il vit d'autre part que si les autres stades ordinaires étaient aussi de 600 pieds, ces derniers étaient cependant plus

petits. Et ainsi il découvrit que la plante du pied d'Hercule était d'autant plus grande que le stade olympien dépassait les autres. Ayant donc trouvé la mesure du pied, il s'en servit pour mesurer les autres membres du corps d'Hercule, et il trouva ainsi que sa taille dépassait celle des autres autant que le stade Olympien dépassait les autres stades, et que par suite sa taille dépassait celle des autres de quatre brasses et un pied.

ANTONIO. — Ce fut certainement une ingénieuse et subtile découverte !

SOSA. — Autant que celui de qui elle venait. Mais revenons à notre sujet. Il y a de si nombreuses et manifestes preuves qu'il y eut au monde des gens d'une taille extraordinaire et qu'il y en eut beaucoup, que nous n'avons pas à nous étonner si Nemrod eut un corps de trente coudées de haut, ni de ce que disent Homère, Virgile et d'autres des grands Cyclopes, des Lestrigons, de Polyphème qui habitaient sur le mont Etna, bien qu'ils aient enveloppé la vérité de bien des choses fabuleuses et poétiques.

ANTONIO. — Je crois fermement que ce méchant Nemrod (car il mérite bien cette épithète), qui était si grand de corps et un si monstrueux géant, comme vous dites, ne devait pas être moins monstrueux ni moins brutal en son esprit et en son caractère, qu'il l'était dans le développement de son corps ; ou plutôt, je pense, tout ce qui était en lui devait être d'un véritable Cyclope, d'un Lestrigon ou d'un autre Polyphème, ou d'un Éphialte, d'un Égéon, d'un Tiphon, d'un Briarée ou de tels autres géants anthropophages, puisqu'il fut naturellement et de lui-même si pervers qu'il inventa un procédé sauvage contre les hommes, et qu'il n'eut pas honte d'être le premier qui en usât dans le monde.

SOSA. — Et encore le dommage serait moindre, si sa perversité eût été satisfaite avec les deux calamités dont nous venons de parler, qui sont de troubler le

monde par des guerres et des assassinats, et d'enlever aux hommes, que Dieu et la nature firent libres, le glorieux et inestimable privilège de la liberté, pour les transformer en captifs et en esclaves. Mais on doit en outre tenir pour certain que ce fut lui, et nul autre, qui inventa de plus la barbare et infâme coutume d'un usage si général dans le monde, c'est-à-dire de vendre les hommes pour de l'argent, de les transformer en objets de lucre et de trafic, de les troquer ou de les acheter comme si c'étaient des animaux des champs contre de l'or ou de l'argent. Et il ne pouvait en être autrement, parce que l'orgueil étant accompagné de l'envie et ces deux choses s'entendant si bien, ainsi que le disent saint Augustin et saint Bernard, que ni l'orgueil ne se trouve sans envie, ni l'envie sans l'orgueil, car l'orgueil est d'origine céleste, comme le dit saint Jérôme; — il naquit dans le ciel et s'y trouva d'abord, et par suite il tend toujours vers son origine et recherche ce qui est élevé; — et ce fut sa grandeur même qui persuada à ce méchant homme, comme elle le persuada à d'autres, de se mettre au-dessus de tous, et de ne pas tolérer que quelqu'un fût ni plus grand, ni même son égal, mais de faire de tous des sujets, des inférieurs et des esclaves. Ainsi également l'envie, sa compagne et non moins furie infernale, ne pouvait demeurer tranquille en lui, et par suite lui faisait parcourir le monde pour voler, enlever, user de violence et ravir de force le bien d'autrui. Et comme le naturel de cette sangsue est, dit Innocentius, de ne jamais dire: « assez », mais « donne encore et toujours », après qu'il eut privé les hommes de leur liberté, de leurs vêtements et de leurs biens, elle lui fit inventer un nouveau procédé de gain consistant à vendre les hommes, et à fixer un prix à ce qui, par sa grandeur et son excellence, ne saurait être l'objet d'aucune estimation.

ANTONIO. — De cette façon il est probable que celui-là même, et nul autre, fut le premier à inventer les chaînes, les fers et les prisons où il pouvait tenir attachés et sous

bonne garde les captifs, afin qu'ils ne pussent s'enfuir. En définitive il inventa d'abord les mauvais traitements et les misères, compagnes du triste esclavage.

SECTION VI

SOSA. — Je tiens cela pour très probable, parce que si, selon quelques-uns, Tullus Hostilius, roi de Rome, fut celui qui inventa les prisons et les fers, cela ne s'entend que de la prison de la ville de Rome seulement; mais la Sainte-Écriture dit qu'auparavant, du temps de Joseph, fils du patriarche Jacob, il y avait en Égypte une prison où ce saint personnage fut mis, et des fers aussi, puisque le Psaume dit qu'il les eut aux pieds. Et bien que ces choses n'eussent pas été inventées dès le principe pour les captifs seulement, mais plutôt soit pour châtier les méchants, soit pour le bon ordre de la justice, je crois que, l'état de captif ou de serf ayant toujours été le plus misérable de tous, la prison, les châtiments et les fers ont nécessairement servi de tout temps de cortège à la captivité; partout les méchants s'en servaient dès l'origine de la captivité à l'égard des malheureux esclaves. Ainsi Justin appelle les coups de fouet et les chaînes, les compagnons de la captivité. Il devait en être de même de la faim, de la soif, de la nudité, des travaux, des affronts, des misères qui sont les compagnons les plus assurés et les plus assidus du malheureux captif.

ANTONIO. — Qu'ont pu inventer de plus les démons de l'enfer pour abattre davantage l'homme que Dieu avait créé si haut! Combien plus honorable et profitable pour le monde qu'un homme aussi barbare et sauvage ne fût jamais né! Ce misérable certes s'est ainsi acquis un bel honneur! Quels trophées pleins de gloire, quels illustres exemples il a laissés à ceux qui devaient plus tard venir au monde!

(A suivre.)

Traduction MOLINER-VIOLLE.